

Tout près de mon cœur – Maud Robillard

20 mai 1917 - Plaine des Monts de Champagne – 14h20

Les premiers obus furent tirés vers 22h00 la nuit précédente. Ce n'étaient pas les premiers et ce ne seraient pas les derniers qui l'assourdiraient. Jean aurait dû être habitué maintenant au bruit des canons de 400. Il savait qu'il devait essayer de se reposer. Il n'avait pas dormi de la nuit et cette angoisse mêlée d'adrénaline l'empêchait de prendre un peu de repos. Dans deux heures, le commandant donnerait l'ordre de prendre d'assaut le bunker allemand situé en haut du Mont Cornillet.

Il enfonça sa main transie de froid à l'intérieur de sa veste et en ressortit un bout de tissu tout déchiré et taché. Cela avait dû être une belle pièce jadis. Mais les années de campagnes militaires, les milliers de kilomètres parcourus dans le froid de l'hiver et la chaleur de l'été, sous la pluie printanière et contre le vent automnal, n'avaient pas épargné l'étoffe. Sans parler du sang coagulé et séché des blessures qu'il avait subies dans les combats de cette guerre qui lui semblait sans fin.

Jean le gardait depuis le début des hostilités, depuis qu'il s'était engagé à 21 ans dans ce corps d'armée illustre que sont les Zouaves et Tirailleurs. Il approcha cette relique de son nez et l'huma longuement à la recherche du moindre effluve restant de ce parfum entêtant qui l'imprégnait autrefois. Il laissa son esprit s'échapper pour un moment de l'horreur des tranchées.

20 mai 1913 - Bal de la Saint-Bernardin à Gilly-sur-Loire

Tous les jeunes du village s'étaient rassemblés autour du kiosque à musique. L'orchestre de l'harmonie municipale jouait des airs à la mode, faisant tourner la jeunesse locale. Jean, jeune journalier de 20 ans, restait à l'écart du brouhaha, les yeux fixés sur une jeune fille. Elle était de taille moyenne, mince, habillée à la mode et une pièce de soie imprimée de grosses fleurs bleues cachait ses longs cheveux blonds. Elle était assise avec ses amies à une table près de la buvette. Il n'avait d'yeux que pour la plus courtisée du village, Marie Puzenat, la fille du maire.

Aujourd'hui, Jean n'était plus le gringalet, invisible aux yeux des filles, timide et dernier de la classe. Les années de travaux agricoles auprès de son père, dans les champs et les vignes de la région, avaient fait de lui un homme mûr, sûr de lui, musclé et séduisant. Fort de cette confiance en lui, il s'avança lentement vers les jeunes filles et d'une voix qu'il voulait assurée, demanda à Marie si elle acceptait de « lui faire l'honneur d'être sa cavalière ». Alors que ses amies hésitaient entre glousser de rire en se moquant de la demande du jeune homme ou se morfondre de jalousie de ne pas avoir été invitées par lui, Marie retira son foulard, laissant ses cheveux tomber délicatement sur ses épaules, et avança sa main vers lui.

« Avec plaisir » sourit-elle.

Toute la confiance qu'il avait acquise en l'observant, adossé au grand chêne, s'envola en un instant. Elle avait accepté de danser avec lui qui était fils de métayer. Elle ne l'avait pas éconduit. Elle ne l'avait pas ignoré. Elle ne s'était pas moquée de lui. Elle avait juste accepté avec la plus grande douceur au monde. Il était pétrifié. Il l'avait invitée mais jamais il n'avait dansé avec une fille. Comment fallait-il faire ? Où devait-il poser sa main ? Comprenant son désarroi, Marie prit les devants et posa la main de Jean sur sa hanche et s'empara de l'autre.

« Tu n'as qu'à suivre le rythme de la musique. C'est facile. » lui avait-elle murmuré à l'oreille.

Ils avaient dansé jusqu'à l'aube et lorsque l'orchestre eut joué sa dernière note, ils s'éloignèrent, main dans la main sans un mot, marchant de concert le long des maisons et commerces du

centre-ville. Arrivés sous le porche de la maison bourgeoise des parents de Marie, ils échangèrent un long et doux baiser qui scella immédiatement leur amour naissant.

Quelques mois plus tard, la guerre éclatait et Jean s'engageait dans le 1^{er} Régiment des Zouaves. Le jour de son départ, Marie l'accompagna à la gare de Bourbon-Lancy. Alors que le train allait partir, elle détacha le foulard qu'elle portait quotidiennement et le noua autour du cou de Jean.

« Un souvenir ... pour que tu ne m'oublies pas. » lui dit-elle.

« Je n'ai pas besoin de ton foulard pour me souvenir de toi. Je n'ai qu'à fermer les yeux et je vois le bleu légèrement teinté de vert de ton doux regard, le rose pâle de tes joues, le blond de tes cheveux et je sens le goût de cerise de tes lèvres. » lui répondit-il en lui redonnant le carré de tissu.

« S'il te plait, garde le Jean, s'il te plait » le supplia t-elle, les larmes coulant le long de ses joues.

Jean embrassa une dernière fois celle qui était devenue sa fiancée, rangea le foulard tout près de son cœur et monta dans le train qui l'emportait vers son destin.

20 mai 1917 - Plaine des Monts de Champagne – 16h25

« Sergent ! »

« Sergent ! réveille-toi ! C'est bientôt l'heure ! »

Jean ouvrit les yeux. Il mit quelques secondes à se rappeler où il se trouvait. Devant lui se dressait le caporal Youssef Ben Nassem qui lui tendait son fusil et ses munitions.

Jean posa sa main sur son cœur. À travers le tissu il sentit le léger relief du foulard et serra machinalement son poing. Il se leva et parcourut les dizaines de mètres de tranchées pour se rendre auprès de son régiment. Leur commandant avait déjà commencé son discours d'encouragement habituel.

« ... l'ennemi est caché. Il a peur. Ce sont des lâches qui préfèrent, du haut de cette colline, nous pilonner avec leurs obus plutôt que de venir affronter l'excellence... »

D'une seule voix la centaine de soldats répondit au commandant « Être zouave est un honneur. Le rester est un devoir ! »

En tant que sous-officier, Jean avait été informé des précédentes tentatives qui avaient échoué au cours des derniers mois. C'était d'ailleurs pour tenter d'arrêter la longue liste des défaites que leur corps avait été dépêché sur place. Les régiments présents avant eux avaient tous connu des revers plus ou moins meurtriers. Mais Jean n'avait pas peur. Les Zouaves étaient sans peur. Ils étaient toujours en première ligne pour affronter l'ennemi. Mais il savait qu'il se mentait à lui-même. Son cœur battait très vite et sa main manipulait nerveusement le bout de tissu soyeux. La distance les séparant de leur objectif lui semblait bien trop longue et bien trop à découvert pour que le régiment s'en sorte sans trop de perte. La forêt de sapins qui se trouvait là avant la guerre avait laissé place à un paysage désolé composé de profonds cratères-d'obus et de troncs d'arbres déchiquetés et enchevêtrés. Un paysage de mort.

Un court sifflet annonça aux hommes qu'ils devaient se mettre en position. Ils allaient devoir escalader les parois de la tranchée et courir jusqu'aux barbelés installés par l'ennemi et situés à environ 500 mètres. Là, il faudrait les couper, les traverser et recommencer à courir jusqu'à atteindre le bas de la colline. Tout ça en emportant avec eux leurs armes et leur « barda » qui pesaient très lourds et en tentant d'esquiver les balles des mitrailleuses et les obus venant du bunker allemand.

Mais il n'était plus temps de penser à ce qui pouvait arriver. Le long sifflet annonciateur de la charge résonna sur toute la longueur de la tranchée et des milliers de soldats se ruèrent à l'assaut du Mont Cornillet. Jean était en milieu de peloton, courant droit devant lui, essayant de garder son équilibre et de rester debout. Il arriva rapidement aux barbelés, à sa grande stupéfaction. À sa droite, un soldat qu'il ne connaissait pas gisait une balle dans le crâne. À sa gauche, un autre s'affairait à couper les fils afin d'ouvrir un passage praticable par ses camarades d'infortune. Les balles faisaient voler la terre, de nombreux soldats tombaient blessés ou mortellement touchés autour de lui. Jean réalisa que ses compagnons d'armes et lui-même étaient des cibles faciles, mais ils n'avaient plus le choix. Ils étaient à mi-chemin et faire demi-tour était aussi dangereux que de continuer, sans parler de la cour martiale qui les attendraient s'ils battaient en retraite.

« Soldats » hurla t-il pour tenter de couvrir le bruit assourdissant du combat. « Au combat ! Pour les Zouaves ! Pour la France ! »

Il se leva et s'élança par la brèche créée dans les barbelés, suivi par la dizaine d'hommes qui l'entourait. Il ne fit que quelques enjambées avant de sentir une douleur atroce dans la poitrine et de s'écrouler. Sa respiration se fit plus difficile et son esprit se brouilla. La douleur devenait insupportable. Il se tourna sur le dos et scruta le ciel à la recherche d'une lueur. Il rassembla ses dernières forces et sortit le foulard de sa poche et le hissa à son visage. Il y distinguait encore, entre le marron de la boue et le rouge cuivré du sang, les taches bleues foncées des fleurs qui y étaient imprimées. Il inspira profondément. Alors que toute odeur avait disparu depuis bien longtemps, il crut percevoir celle du parfum de Marie. Son cœur battait de plus en plus lentement, le manque d'oxygène dans son sang le fit halluciner. Marie apparut au milieu du champ dévasté, souriante. Il tendit le bras pour la toucher mais, à bout de forces, il succomba et laissa s'échapper l'incalculable étoffe qui s'envola au gré du vent.

20 mai 2012 – Cimetière des Sept-Saulx, plaine des Monts de Champagne.

Alors que je cherchais la tombe de mon aïeul, mes yeux furent attirés par un morceau de tissu virevoltant quelques rangées plus loin. Je m'approchai et alors que j'arrivais à sa hauteur, il tomba à terre, au pied d'une croix blanche. Je levai les yeux et lus l'inscription quelque peu effacée par le temps : *Tombe 131 – MONDELIN Jean – Sergent 1er Zouaves – Mort pour la France le 20-5-17.*

« Je l'ai trouvé Papa ! » criai-je à l'attention de mon père. « Jean Mondelin ! Sa tombe est ici ! »

« Vous êtes partis aujourd'hui, à l'attaque avec votre vaillance légendaire. La forteresse du Cornillet, qui avait défié trois assauts, a été emportée par votre irrésistible élan. Je salue les morts glorieux tombés dans la lutte. Vous êtes toujours comme en Crimée les « Premiers soldats du Monde ». Merci »

Poste de Commandement. RAPHAEL., 20 mai 1917, 21heures

Le Général commandant le 10 C.A.

VANDERBERG

(Source : gallica.bnf.fr ; 1er régiment de marche de zouaves dans la grande guerre 1914-1919, éditeur Ferran (Marseille) - Bibliothèque nationale de France)

*À mon Arrière Grand-Oncle tombé pour la France au Mont Cornillet
Et aux millions de morts de la 1^{ère} Guerre Mondiale.*